

JOURNAL
D'UN GARDIEN D'HÔPITAL

OLEG PAVLOV

JOURNAL
D'UN GARDIEN D'HÔPITAL

Traduit du russe par Anne-Marie Tatsis-Botton

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Dnevnik bolnitchnogo okhrannika*

Published by arrangement with ELKOST Intl. Literary Agency.

Copyright © 2011 by Oleg Pavlov
pour l'édition originale.

© 2015, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-88250-366-4

*Hôpital dans la pénombre.
Infirmières sans visage.
Voix soules des brancardiers.
Sommeil, délicieuse trêve,
pas un infirme ne rêve
de vertèbres fracassées.*

*En fauteuil elle tourne, tourne.
Elle a chu par la fenêtre
comme dans un conte noir.
Elle fait à tous des œillades,
mais n'a jamais connu d'homme
bien qu'assez plaisante à voir.*

*Les paupières gonflent, gonflent,
vont céder au flot de larmes,
pour ces gamins, c'en est trop.
Un rire atroce et bizarre :
c'est l'estropié qui rabâche
une histoire un peu porno.*

*Pas d'espoir, rien à attendre.
Le fauteuil, c'est confortable.
L'un s'est rendu sans combat,
l'autre continue à croire
qu'avant le dernier voyage,
miracle ! il remarchera.*

*Dieu bon, juste et plein de gloire,
Ma prière est raisonnable,
exauce-la, je t'en prie :*

*donne à tous dans l'autre monde,
aux blessés, aux incurables,
l'accès à ton paradis.*

*Passe ta main guérisseuse
sur leurs têtes douloureuses.
Surtout, ne les juge en rien :
que tous, justes et injustes,
pieds nus dans l'herbe céleste,
puissent marcher dans ton jardin.*

Igor Melamed,
poème extrait du recueil *Rétribution*

Septembre 1994 – novembre 1995

Les médecins réanimateurs ont sauvé la vie d'un type friqué. Reconnaisant, il leur a fait cadeau d'un lecteur vidéo. Un seul pour tous, pour toute l'équipe qui avait fait du si bon boulot. Alors, chaque nuit, des gémissements s'échappent du service de réanimation – mais ça vient des cassettes pornos.

Un infirmier cassait la croûte dans la salle d'attente – un gringalet tout jeune, pas très équilibré. Les infirmières lui ont versé du vin, un seul verre lui a suffi. Complètement soûl (c'était en pleine nuit), il est monté au service de neurologie, ou peut-être à celui de médecine générale, il a commencé à virer les malades de leurs lits et à les faire aligner, tout apeurés, dans le couloir. Et eux, ils ne lui ont opposé aucune résistance, ils se sont laissé mettre en rang. Un type a quand même compris : sans un mot, il est sorti du rang et lui a foutu son poing sur la gueule.

Dmitri Mikhaïlovitch, un liftier. Il porte une blouse blanche sale et déchirée, mais il raconte (il en est très fier) que les visiteurs le prennent pour un travailleur médical, peut-être même pour un médecin. Il boit et il m'a demandé, comme à quelqu'un de la jeune génération, ce qu'il pouvait trouver de meilleur, parce que les nouvelles vodkas, il n'y connaissait

rien. Il dit qu'il a acheté un truc à un type et que ça l'a littéralement empoisonné, tout juste s'il n'en est pas mort. L'hôpital a trois étages : à chacun il est sûr qu'on va lui verser au moins cinquante grammes¹. On peut donc dire que l'ascenseur ne fait pas que le nourrir : il l'abreuve. C'est aussi dans l'ascenseur qu'il dort la nuit. Mikhalytch² était électricien, il a eu un ulcère peu avant sa retraite et s'est mis à errer de place en place, comme on vagabonde sur les grands chemins. Il a eu un poste dans un dépôt de tramways, il a été gardien de nuit dans un restaurant à chachlyks. Il fait équipe avec deux autres liftiers. L'un a des opinions communistes, il est encore abonné à la *Pravda* et on dit que c'est un brave type ; l'autre, c'est un salaud et un sans-parti. Ce qui est le plus voyant chez Mikhalytch, c'est sa propension à taper les gens, il n'a absolument pas honte de quémander du sucre ou des cigarettes. C'est sans doute plus par curiosité que pour avoir des trucs à l'œil. Et il remercie toujours tellement qu'on a presque l'impression d'être un sauveur ou un mécène quand on lui a donné du sucre ou une cigarette. Et puis il lit des livres, des livres « instructifs », comme il le dit lui-même – ça, c'est quand il n'est pas assoiffé, quand il a déjà bu, mangé un morceau et qu'il est content, ou quand il se repose après une période de soûlographie continue. Quand il a bien lu, il aime énoncer des pensées et des mots abscons qu'il ne comprend pas et qu'il avale, dirait-on, comme cette vodka qui lui fait toujours du bien : elle lui emplît le cœur de mélancolie et de tendresse. Là, il vient de finir un livre sur la caste des marchands moscovites, comment ils vivaient, et il en a conclu, tout étonné : « Les bolcheviques ont eu bien tort de faire la révolution, parce que tout le monde avait tout ce qu'il voulait. »

Parfois les sans-abri, c'est-à-dire les SDF, meurent pendant la procédure sanitaire : ils font un arrêt cardiaque s'ils viennent de la rue en hypothermie et qu'on les plonge directement dans

1. En Russie la « dose » d'alcool se mesure en grammes. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. Déformation populaire de Mikhaïlovitch.

un bain brûlant. Mais qui s'en soucie ? Homme ou cadavre, pour l'hôpital c'est du pareil au même, le boulot a été fait.

Nos infirmières. Elles viennent des villages autour de Moscou. Elles ont l'accent du terroir, se maquillent lourdement – les cils chargés de bleu, par exemple. Elles jurent comme des hommes, sont assez paresseuses, aiment bien boire mais n'aiment pas trop la cigarette, elles fument sans plaisir. Avec ça elles sont plutôt timides, patientes, et s'il leur arrive de vous parler, c'est avec une franchise qu'on ne rencontre jamais chez les filles des villes.

Mon coéquipier. Il est désemparé : il n'a pas pu être le témoin de mariage de son meilleur ami parce que la future femme a jugé qu'il n'avait pas un assez beau costume.

Un vigile, un tout jeune homme, nous a parlé de son grand-père : « Qu'est-ce que je peux en dire... un salopard, un foutu salopard. » D'après ce que j'ai compris, le grand-père est colonel dans la police ; il est à la retraite depuis longtemps mais étonnamment résistant pour ses quatre-vingts ans. Il méprise toute sa famille : « Pour lui, si on n'est pas colonel, on est de la merde. » Le plus drôle est qu'il considère presque tout le monde comme de la merde : en fait il divise les gens, et pas seulement les militaires, en colonels et non-colonels. Imaginez ce qui lui arriverait s'il rencontrait un général – à quel sommet d'humiliation volontaire il se livrerait, et comme il aurait l'air pitoyable, touchant même, ce négateur obstiné, cet « Éternel Colonel » de la police. Encore une petite scène de la vie courante. Quand le grand-père tomba enfin malade, son petit-fils, qui était en vacances à Sotchi, reçut un coup de fil de sa mère : « Boria, ton grand-père est mourant, viens immédiatement. De toute la famille c'est toi qu'il préfère, et il faut qu'on mette la datcha et la voiture à ton nom, sans ça on n'aura pas un radis. » Le garçon se précipite à Moscou. Le grand-père a beau être en réanimation, il est en pleine forme : il injurie tout le monde, même les médecins, et se moque féroce de sa famille éplorée.

Un riche Arménien est mort en réanimation. On l'a descendu pour l'amener à la morgue, et juste au même moment arrive le corbillard qui devait prendre des macchabées chez nous, pour l'autopsie. On charge les corps de deux hommes sur un seul brancard, un cul-de-jatte et un gros type, ils sont partis comme ça, dans les bras l'un de l'autre. On a mis encore des petits vieux. L'Arménien était le dernier. Les aides-soignants ont eu du boulot avec lui : il fallait qu'ils comptent ses dents en or, c'est sous leur responsabilité, et l'Arménien avait pratiquement de l'or plein la bouche ; ils en ont pris une bonne suée, pas commode de compter, on ne voit rien à l'intérieur (ils s'en plaignent toujours), et là – « un trésor ». C'est leur mot à eux... « Vitka, un trésor ! – Ouais, il en a plein la bouche... »

Les défunts semblent incroyablement lourds en comparaison de ce qu'ils seraient s'ils étaient en vie, et c'est compréhensible, explicable même : on a du mal à déplacer un mort parce que toute souplesse, toute mobilité l'a quitté. Quand on regarde un mort, ce qui frappe en premier, c'est que ses traits se sont allégés d'un coup jusqu'à en devenir impondérables et à présent ils sont comme de la cire – à croire qu'on pourrait la prendre et remodeler cet être humain à neuf ; on ne peut rien prouver, on ne peut rien « comprendre » à proprement parler, mais la pesanteur vivante, c'est la vie même – elle est dans le regard humain, dans l'expression des yeux, dans la respiration, bien que le souffle, comme l'air, ne pèse presque rien.

On a apporté un homme ramassé dans la rue : il a eu un infarctus, mais on n'a même pas eu le temps de faire quoi que ce soit à l'accueil, il est mort sur le chariot. On s'en débarrasse en le roulant dans un local technique. Une infirmière toute jeune, presque une enfant, demande qu'on l'aide à le ligoter : on attache les pieds et les mains des morts et on leur bande la mâchoire pour qu'ils aient une bonne position, sinon, quand ils sont raides, on ne peut plus mettre leurs membres comme il faut, ils ne plient plus. Et je vois cette infirmière lui lier les mains – elle est si adroite que je ressens un choc, comme une brûlure : c'est encore une gamine, où a-t-elle appris ça ?! Et brusquement, avec le même sentiment de dévastation, je comprends qu'en fait il n'y a rien à comprendre : elle travaille

ici depuis un certain temps et son adresse s'explique par une longue expérience, elle s'est « fait la main ».

Une fille de salle se plaint que son mari lui apparaîtrait en rêve ; c'était un ivrogne invétéré et il est mort du cancer. Elle nous raconte leur conversation.

- Comment va la vie, Sveta ?
- Ça va, Micha, on fait aller...
- Et le saucisson, vous en avez ?
- Non.
- Et le fromage, le beurre ?
- Non, on s'en passe.
- Nous, on a tout ce qu'on veut.

Il dit ça, puis il lui tourne le dos et s'en va dans le noir.

Une petite fille dont la mère vient d'être opérée demande : « Ma maman, elle va vivre du début à la fin ? »

On amène une petite vieille à l'hôpital, très très vieille et malade, mais consciente ; elle est accompagnée par sa fille qui l'entoure d'attentions pendant qu'elle passe par toutes les procédures obligatoires. La grand-mère est tout emmitoufflée, seul son nez bleuâtre pointe hors des châles et des couvertures de laine. On lui fait une radio, une analyse de sang, un électrocardiogramme, on l'ausculte, bien sûr – elle est à l'hôpital depuis deux bonnes heures. Quand tout est fini et qu'il ne reste plus qu'à compléter le bulletin d'entrée, la petite grand-mère, tout ankylosée mais laissée enfin tranquille, dit de dessous ses couvertures : « Zinka, est-ce que je ne pourrais pas rester là ? Je suis drôlement bien, c'est le paradis. » En attendant qu'on la mène dans le service, elle se met à chanter. « Zinka, eh, Zinka, chante avec moi, me laisse pas chanter toute seule... » Le trajet en fauteuil roulant la berce, elle arrête de chanter, s'assoupit. Dans la salle, les lits sont faits au fur et à mesure des besoins ; on commence à mettre les draps seulement quand le patient arrive. L'aide-soignante étend une toile cirée froide sur le matelas. La fille de la petite vieille demande qu'on la retire, mais l'aide-soignante fait la sourde oreille et la rembarre : « Elle va se pisser dessus, et moi où est-ce que je prendrai un autre matelas ? » Alors la grand-mère élève de

nouveau la voix : « Ma petite dame, ça ne m'est jamais arrivé et ça ne m'arrivera pas aujourd'hui. » Mais l'aide-soignante n'en démord pas : « J'en ai vu des comme vous, au début ça va, et puis après... »

Chaque matin, des femmes viennent à l'accueil : elles prennent rendez-vous pour se faire avorter. Pendant longtemps (jusqu'à ce qu'on la mette à la porte) c'est Egorovna qui a pris les inscriptions. Mais personne ne savait qu'elle était baptiste. Alors voilà : dès que les femmes arrivaient, elle essayait de les convaincre de renoncer à cet infanticide impie, elle les menaçait de l'enfer. Elle faisait pleurer certaines, d'autres l'injuriaient et l'envoyaient promener... Bref, une vraie maison de fous – faire ça dans un hôpital public, c'est quand même un comble. Ce qui est étonnant, c'est qu'elle adorait son travail. Mais il y a eu tant de plaintes qu'on l'a fichue dehors. Elle est heureuse d'avoir souffert pour sa foi. Le dernier jour, elle a allumé un cierge à l'accueil et a chanté des cantiques pour tous les innocents massacrés dans cet hôpital.

Sur les cadavres, on écrit le nom et le prénom au mercurochrome ; les marques sur le linge, on les enlève à l'eau de Javel ; sur les casseroles du bloc alimentation, on peint les numéros des services à la peinture rouge – rouge sang, toujours ; les oreillers, draps, housses, blouses, serviettes, on les marque avec le même tampon qui sert pour les bulletins d'entrée, les reçus, les certificats de décès, les factures, etc., comme si c'étaient des papiers importants.

« C'est vraiment un grand homme, faites comme moi, appelez-le *Monsieur Ivanov* ! » Ainsi s'exprimait le liftier ivre à propos d'un auxiliaire de la cantine qui avait été par le passé professeur dans une école polytechnique et pratiquement docteur ès sciences, mais qui pour une raison inconnue avait sombré dans l'alcoolisme. Il n'y avait que dans le service qu'il était entouré du respect aviné des gars – ils l'admiraient et étaient très honorés de son amitié : chez eux, dans leurs locaux, ils avaient leur professeur, alors, respect !

Ce que raconte la nouvelle infirmière : avant de trouver un poste chez nous, elle travaillait dans un jardin d'enfants payant. Payant, ça veut dire que les soins et la surveillance sont garantis par le prix – prohibitif. Alors les éducateurs montent les enfants contre leurs parents, parce que ça leur rapporte gros. Le gosse ne veut pas rentrer chez lui et pique une crise de nerfs pour qu'on le laisse passer la nuit dans le jardin d'enfants où il est « tellement bien ». Ce service (garder l'enfant pendant la nuit) coûte cinq dollars. Plus il y a d'enfants et de nuitées, plus l'établissement fait des bénéfices.

« Il buvait beaucoup, alors elle a décidé de le quitter » – tel est le roman que raconte une aide-soignante à propos d'une amie. Elle dit aussi : « C'était pas un Russe, mais il l'aimait si fort, il était tellement aux petits soins pour elle qu'on n'en revenait pas. »

J'ai appris qu'en URSS, d'après le Code du travail, c'étaient les pilotes d'aerosan¹ qui touchaient le plus haut salaire : ils étaient considérés comme des pilotes de ligne plutôt que comme des chauffeurs, et ils bénéficiaient du coefficient nordique.

Volodia Naïdionov a travaillé des années à l'hôpital – un type sans âge, un peu toqué, sa formule favorite était : « Rentre chez toi ! » Ses compagnons de bouteille l'appelaient Woldemar. Les plus sales boulots étaient pour lui : concierge, aide-soignant, employé de la morgue et Dieu sait quoi encore. Il disait que sa femme l'avait quitté. Il buvait, mais je ne l'ai jamais vu scandaleusement soûl. Il portait une vieille blouse verte de chirurgien ; l'été ça allait, mais l'hiver il gelait, et personne n'avait eu l'idée de lui fournir un gilet chaud. Pour se payer à boire il récupérait les bouteilles vides à l'hôpital², il se donnait du mal : chargé comme un mulet, il en charriait d'énormes sacs. « Encore une bouteille de bière pour la vodka », disait-il.

1. Un aerosan (traîneau aérien) est un type d'autoneige propulsé par une hélice d'avion et monté sur des skis. Les aerosans ont été employés par l'Armée rouge pendant la Seconde Guerre mondiale.

2. Pour toucher le prix de la consigne.

Il ne faisait de mal à personne. L'hôpital était sa maison et il était imprégné de son odeur jusqu'à la racine des cheveux : il puait l'eau de Javel. On disait qu'il passait ses nuits à la morgue et dormait sur le banc de béton, parmi les morts ; on avait parfois l'impression qu'il les traitait comme ses petits frères. On supportait ses souïeries, on s'était habitués à lui. Mais, tout doucement, on a commencé à le pousser dehors : et quand la morgue a reçu un équipement anglais coûteux, avec catafalque et chambres frigorifiques, on a eu peur de le laisser à Volodia et on l'a confié à de jeunes aides-soignants insolents. Puis il s'est engueulé avec un supérieur. Personne ne l'a défendu – on lui a réglé son compte immédiatement. Il n'y a pas cru, il a continué à travailler comme d'habitude tout un mois. On l'a laissé faire comme si on avait oublié, mais à la fin il n'a pas reçu de salaire, seulement son indemnité de départ. Sa paye était de quarante mille roubles d'alors : le prix de dix bouteilles de vodka. Ce jour-là, dans le service de gynécologie, il a eu une sorte de crise, il se tapait la tête contre les murs ; alors on lui a quand même donné un lit pour qu'il se repose. En fait, il ne servait qu'à faire les travaux pénibles dont personne ne voulait. On avait eu besoin de lui à la morgue, mais quand l'équipement anglais est arrivé, on lui a donné son congé.

Morceaux choisis de mes conversations avec Volodia. Je lui demande pourquoi il ne fume pas, et il me sort que c'est à cause de sa « tronchite », il veut dire bronchite ; « les vides, c'est bien aussi », répond-il à ceux qui le taquent en disant qu'il rend des bouteilles pleines ; il essaie de trouver un travail n'importe où et personne ne le prend ; il calcule combien, dans le temps, on pouvait acheter avec mille roubles ; il raconte que quand il était petit, il était allé au Goum¹ et avait pris froid en mangeant une glace ; qu'il avait été rendre des bouteilles et qu'on l'avait renvoyé en lui disant de revenir dans une heure ; qu'en fait on l'avait chassé à cause d'une histoire de chariot, et aussi parce qu'Evdokia, la magasinnière du sous-sol, ne pouvait pas le sentir ; quand il parle de l'hôpital, il dit qu'il s'y est habitué, il se trouve des excuses pour y venir souvent, et

1. Grand magasin.

puis il a gardé la clé d'un réduit ou d'un débarras quelconque qui ne sert à personne, c'est là qu'il cache ses affaires et ses bouteilles, c'est là qu'il se rend comme au travail.

Toujours sur Naïdionov : il fait tout ce qu'on lui demande, il est serviable, mais ensuite il commence à quémander de l'argent et on est forcés de lui en donner pour avoir la paix. Il a une fille. Il ne fait rien pour l'enfant, il boit tout jusqu'au dernier kopeck – littéralement jusqu'au dernier. Il doit y avoir quelque chose d'expiatoire dans cette soûlographie, quand on jette tout par les fenêtres sans rien garder. Les jours de paye, son ex-femme laisse Volodia tirer son coup s'il lui donne de l'argent. Ils vivent toujours dans le même appartement communautaire, ils n'ont pas pu échanger leur pièce après leur divorce. Cela fait des années qu'ils ont divorcé mais ils vivent toujours – lui, sa femme et leur fille – dans la même pièce minuscule et ils ont presque tout en commun : l'air, les ustensiles ménagers, les murs, etc.

Toujours sur Volodia : il a fait jadis dix-huit mois de prison pour avoir volé, paraît-il, un réfrigérateur abandonné ; ce qu'il pense des SDF : « Dire que chacun avait son appartement, avant » – il a très peur d'être un jour forcé de vendre leur logement et de se retrouver à la rue, c'est pourquoi il craint son ex-femme ; il défend toujours Evdokia, d'ailleurs il prend toujours la défense des gens qu'il craint et qui se moquent de lui ; quand il raconte son licenciement (une heure durant, son livret de travail à la main, Evdokia l'aurait supplié de réfléchir encore un peu, de ne pas quitter son poste), il ment ; en fait il travaille à l'hôpital depuis vingt ans et a survécu à deux directeurs.

Les croque-morts ont un surnom pour les gros macchabées : les verrats. Mais ils n'en ont pas pour les maigres : c'est toujours pour eux une bonne surprise de tomber sur un mort comme ça, c'est plus facile à caser et à transporter.

On a amené un vieil homme cachectique. Il résistait, demandait à rentrer chez lui. On l'a lavé, contre sa volonté. L'infirmier lui a donné un méchant coup à la poitrine parce qu'il essayait

de se soulever sur le chariot. Le malade, Alfred (qu'on a tout de suite appelé Alik), essayait tout le temps de dire quelque chose mais on n'arrivait déjà plus à le comprendre : ses lèvres bougeaient, il faisait des efforts douloureux mais on n'entendait rien qu'un râle sifflant. Je lui ai demandé au hasard : vous voulez rentrer chez vous ? Étonné, il a fait « oui » de la tête. J'étais le seul à l'avoir entendu. Puis on l'a admis dans le service tout en lui disant qu'on allait le ramener chez lui. Il est mort ce soir-là, et apparemment il n'avait pas de chez-lui – on l'avait amené dénutri, couvert d'ecchymoses, ses côtes en étaient noires : on l'avait sans doute frappé avec un bâton.

Un type et sa bonne femme, la quarantaine, bien imbibés, amènent la grand-mère, sa mère à lui – elle a la mâchoire cassée. En fait, c'étaient eux qui l'avaient cognée. Mais la grand-mère ne voulait pas rester et ça les arrangeait : ils avaient peur que si on l'hospitalisait, on leur ferait un procès. Et la grand-mère refusait absolument qu'on la soigne, jurait comme un charretier, disait qu'elle n'irait pas. On l'a menacée, on lui a dit qu'elle pouvait mourir d'une infection, mais elle trépi-gnait d'impatience, elle voulait continuer à boire au sein de sa famille où tout le monde s'était réconcilié.

Il y a eu un dialogue surréaliste à propos de dents en or quand les aides-soignants, obligés de vérifier qu'elles étaient toutes là (il devait y en avoir sept), n'y étaient pas arrivés : les cinq de devant, on les voyait bien, mais les autres étaient quelque part dans les profondeurs. Une vraie galère : les mâchoires étaient serrées à mort, pas moyen de les ouvrir. D'où la discussion. On prend le macchabée, qu'ils disent, les croque-morts, et si ça se trouve, y a des dents qui manquent. Alors les nôtres se vexent : vous êtes dingues, qu'est-ce qu'on en aurait fait, on les a pas prises, on n'est pas des monstres, en voilà des idées. Alors les autres font marche arrière : bon, d'accord, c'est pas vous, mais on a pu les voler en route. Ça discutaille, et finalement un des croque-morts abandonne : ça va, Vassia, en cas de malheur on les paiera ces deux foutues dents, on les déduira de notre fiche de paye, on n'a rien à se reprocher.